

La force féminine au cœur du deuil du 9 Av

Entre le 17 Tamouz et le 9 Av, le calendrier juif nous conduit dans une période de deuil véritable. Il ne s'agit pas simplement de rappeler des événements anciens, ni de nous tourner avec nostalgie vers un passé disparu. Dans la *Torah*, nous ne nous contentons jamais de commémorer. À *Pessa'h*, nous ne commémorons pas la sortie d'Égypte : nous sortons nous-mêmes d'Égypte. À *Chavouot*, nous ne célébrons pas seulement le souvenir du Sinaï : nous recevons à nouveau la *Torah*. De la même manière, pendant les Trois Semaines, nous ne faisons pas que nous souvenir de la destruction. Nous tentons d'en comprendre les racines afin de pouvoir les réparer. Car nous ne sommes pas un peuple tourné vers la souffrance pour elle-même. Aussi nombreuses et douloureuses soient-elles, les tragédies de notre histoire ne sont jamais une invitation à l'accablement. Notre regard demeure tendu vers l'avenir. Le deuil juif est déjà habité par la reconstruction. Mais il est impossible de réparer ce que l'on refuse de regarder.

À la veille du 7 octobre, notre peuple traversait une période de division d'une rare violence. Les événements qui ont suivi nous ont rappelé, au prix de douleurs immenses, à quel point notre destin est commun. Nous n'avons plus le droit de considérer l'unité comme un idéal abstrait ou comme une belle formule répétée dans les discours. Elle est une question de survie. Or, dans cette œuvre de reconstruction, les femmes portent une force particulière. Une capacité profonde à préserver le lien, à maintenir la foi et à rassembler ce qui risque de se disperser. Pour comprendre cette force, il faut d'abord revenir à ce que nous avons perdu.

Le 9 Av, nous pleurons la destruction des deux Temples de Jérusalem. Le second Temple, nous enseignent nos Sages, fut détruit à cause de la **שנאת חנם** *sinat 'hinam*, la haine gratuite. L'expression est saisissante. La haine ne désigne pas une simple divergence ou un désaccord. Elle dit l'impossibilité de supporter l'existence de l'autre. L'autre prend trop de place. Sa présence dérange mon ego. Je ne parviens plus à vivre avec quelqu'un qui ne pense pas comme moi, qui ne ressent pas comme moi ou qui ne me ressemble pas. La réponse à cette haine gratuite est ce que

l'on appelle souvent la **אהבת חנם** *ahavat 'hinam*, l'amour gratuit. Mais aimer gratuitement ne signifie pas effacer les différences. Le **שלום** *shalom* n'est pas l'uniformité. Le mot *shalom* est lié à **שלם** *shalem*, ce qui est entier, complet. Or une réalité complète est faite de parties différentes, capables de demeurer elles-mêmes tout en participant à une construction commune. L'unité ne consiste donc pas à vouloir que l'autre me ressemble pour que je puisse enfin l'accepter. Elle consiste à comprendre que sa différence peut contribuer à une réalité plus vaste que lui et que moi. Reconstruire le Temple, c'est apprendre à former un tout sans supprimer les singularités. Mais par où commencer ? Peut-être précisément par celles qui n'ont pas participé aux premières destructions.

Celles qui n'ont pas détruit

Le premier 17 Tamouz de l'histoire se déroule quarante jours après le don de la *Torah*. Le peuple d'Israël vient à peine de naître. Il est sorti d'Égypte, il a traversé la mer, puis s'est tenu au pied du mont Sinaï. *Moché* est monté recevoir les Tables de la Loi. Tout, dans le récit du Sinaï, évoque une alliance. Nos Sages emploient la métaphore du mariage : *Hachem* choisit Israël et lui demande, en quelque sorte : « Veux-tu entrer avec Moi dans une alliance éternelle ? »

Mais *Moché* tarde à redescendre. Le peuple s'affole. Privé de son guide, il se sent perdu et cherche un intermédiaire visible qui pourra le rassurer. Les hommes demandent alors aux femmes de leur remettre leur or afin de fabriquer le veau d'or. Les femmes refusent. Elles ont entendu, comme eux, la parole divine : « Tu n'auras pas d'autres dieux. » Elles savent que *Moché* reviendra. Son retard ne peut pas annuler la promesse reçue au Sinaï. Il existe un engagement plus profond que la confusion du moment.

Lorsque *Moché* descend, les lettres gravées sur les Tables s'envolent. Privées de leur dimension spirituelle, les pierres deviennent insupportablement lourdes et se brisent. La première alliance est fracassée. Le premier 9 Av de l'histoire répond tragiquement au premier 17 Tamouz. Les explorateurs reviennent de la terre d'Israël et décrivent un pays inaccessible, peuplé de géants et de dangers. Le peuple prend peur et

pleure toute la nuit. Là encore, les femmes ne participent pas à la faute. Elles se souviennent de la promesse. *Hachem* a annoncé une terre où coulent le lait et le miel. Les difficultés rencontrées ne peuvent pas annuler la destination. Le lien entre ces deux fautes est profond. Le 17 *Tamouz*, Israël remet en cause l'alliance du Sinaï : nous nous étions choisis, mais le peuple cherche déjà un autre intermédiaire. Le 9 *Av*, il refuse la terre sur laquelle cette alliance devait prendre demeure. Après une demande en mariage vient naturellement la question : où allons-nous construire notre maison ? Au Sinaï, *Hachem* nous choisit. En Israël, Il nous propose de vivre avec Lui. Dans les deux cas, les femmes demeurent attachées au projet initial. Elles ne nient pas l'incertitude, mais elles refusent qu'un bouleversement provisoire efface une vérité essentielle. Si elles n'ont pas participé à la destruction, c'est peut-être qu'une force particulière leur a été confiée pour contribuer à la reconstruction. Explorons cette force particulière.

Gardiennes du principe

Avant de donner la *Torah*, *Hachem* dit à *Moché* : « Ainsi parleras-tu à la maison de Jacob et tu t'adresseras aux enfants d'Israël. » Pourquoi cette apparente répétition ? Tous se trouvaient pourtant au pied du Sinaï et tous recevaient la même *Torah*. *Rachi* explique que « la maison de Jacob » désigne les femmes, tandis que « les enfants d'Israël » désigne les hommes.

Le *Midrach* précise qu'aux femmes furent transmis les principes généraux et aux hommes les détails. Cette distinction a parfois été comprise de manière réductrice, comme si les femmes ne pouvaient recevoir qu'une version simplifiée de la *Torah*, tandis que les hommes en auraient reçu la profondeur véritable.

Le *Rabbi de Loubavitch* propose une lecture radicalement différente. Le principe général n'est pas un résumé approximatif. Il est le socle sur lequel tout le reste repose. Les détails sont indispensables, mais ils ne prennent sens que lorsqu'ils restent reliés à leur principe.

Le principe général du *Chabbat* est de cesser de transformer le monde afin de faire place à une autre présence. Les repas, les bougies, la belle nappe, l'interdiction de conduire ou d'accomplir les travaux créateurs en sont les expressions concrètes. Mais on peut accomplir tous les gestes

du *Chabbat* sans jamais faire réellement de place à *Hachem*.

Le principe général de la prière est la conscience que Dieu est proche et que l'être humain peut s'adresser à Lui. La '*Amida*', les trois pas et les mots établis par nos Sages sont les formes précises de cette rencontre. Pourtant, il est possible de prononcer chaque syllabe sans avoir véritablement parlé à Dieu.

Le détail sans le principe risque de devenir un geste vide. Le principe sans le détail risque de rester une aspiration sans incarnation. L'un ne peut exister pleinement sans l'autre. Mais la femme a reçu la mission particulière de préserver la graine. Une graine semble minuscule. Pourtant, elle contient déjà, en puissance, l'arbre, ses branches, ses feuilles et ses fruits. Tout le déploiement à venir se trouve déjà en elle.

De la même manière, la mère transmet à son enfant son appartenance fondamentale au peuple juif. Le père lui transmettra le nom, la tribu et les modalités particulières de cette appartenance. Mais avant de savoir à quelle tribu il appartient, l'enfant reçoit de sa mère une identité première : tu fais partie de cette histoire. La femme protège le sens intérieur des gestes. Elle veille à ce que la *Torah* ne devienne pas une simple orthopraxie, une succession de rites accomplis correctement mais déconnectés de leur âme. Elle garde le principe.

Le premier principe que les femmes ont préservé dans le désert est celui de la *Emouna*.

« J'étais au Sinaï. J'ai entendu la promesse. Je sais que cette alliance est éternelle. *Moché* tarde, mais son retard n'annule pas la parole de Dieu. La terre semble dangereuse, mais les obstacles n'annulent pas la destination. » La foi ne signifie pas que tout soit clair. Elle ne supprime ni les larmes, ni les questions, ni les moments d'épuisement. Elle est ce point intérieur qui demeure lorsque tout vacille. Le mot *אמונה* *Emouna* contient le mot *אמן* *amen*. Dire *amen*, c'est reconnaître que Dieu est un Roi digne de confiance, même lorsque nous ne comprenons pas encore le chemin qu'Il nous fait emprunter. Le mot hébreu pour dire «maman», *אמא* *ima*, semble lui-même résonner dans le mot *אמונה* *Emouna*. Cette proximité n'est peut-être pas fortuite. La mère est celle qui rend la vie possible, physiquement et spirituellement. Elle

porte, nourrit, protège et donne naissance. Mais elle transmet également à l'enfant un sentiment d'ancrage : tu appartiens à une histoire, tu n'es pas seul, ta vie a un sens. Lorsque la *Torah* nomme 'Hava pour la première fois comme mère, elle dit qu'elle est "אם כל חי" *em kol 'hai*, «la mère de tout vivant ». La mère est la condition de la vie. Elle permet à une existence nouvelle de prendre place sur terre, puis elle lui offre le socle intérieur qui lui permettra d'y avancer. La guerre a révélé cette force avec une intensité bouleversante. Nous avons vu les mères d'otages parcourir le pays et le monde sans jamais renoncer. Nous avons vu des veuves, des femmes de soldats et des mères endeuillées parler avec une dignité et une foi qui dépassent l'entendement. Certaines pleuraient à chaque mot. Pourtant, derrière leurs larmes demeurait une certitude : notre histoire ne s'arrête pas ici.

La *Emouna* n'est pas l'absence de douleur. Elle est ce qui empêche la douleur de devenir la seule vérité. Elle se travaille comme un muscle. Certaines épreuves la fragilisent et nous obligent à la reconstruire. Nous pouvons nous sentir perdues, nous demander où est Dieu et ne plus trouver les mots de la prière. Pourtant, au plus profond, quelque chose sait encore. « Je ne comprends pas, mais je sais que je suis liée à Toi. Je ne vois pas la destination, mais je sais que cette étape n'est pas vide. » À la fin du livre de *Bamidbar*, la *Torah* énumère les quarante-deux étapes du peuple dans le désert. Cette longue liste pourrait sembler inutile. Nos Sages expliquent pourtant qu'une étape n'est compréhensible qu'une fois la destination atteinte. Lorsque nous traversons un moment difficile, nous avons l'impression de tourner en rond. Plus tard, en regardant le chemin parcouru, nous découvrons que chaque étape nous conduisait quelque part. La foi féminine ne prétend pas toujours savoir où mène la route. Elle refuse simplement de croire qu'elle ne mène nulle part.

À ce premier principe de la foi vient s'ajouter un second fondement. *Rabbi Akiva* affirme à propos du verset « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » : « C'est un grand principe de la *Torah*. » Pourquoi parler d'un principe ? L'amour du prochain n'est-il pas l'un des commandements parmi les six cent treize ? *Rabbi Akiva* nous

enseigne qu'il ne s'agit pas seulement d'une obligation particulière. C'est le sol sur lequel toute la *Torah* doit se tenir. Le 15 Nissan, le peuple sort d'Égypte. Ce jour-là naît un peuple. Cinquante jours plus tard, ce peuple reçoit la *Torah*. Nous sommes donc un peuple avant même de devenir le peuple de la *Torah*.

Cette chronologie est décisive. Si ma manière de vivre ou de comprendre la *Torah* m'amène à exclure un autre Juif, à nier son appartenance ou à considérer qu'il n'a plus sa place parmi nous, quelque chose de fondamental a été perdu. La *Torah* a été donnée à un peuple. Elle ne peut devenir l'instrument de sa fragmentation. Avant les opinions, les rites, les appartenances communautaires ou les sensibilités religieuses, il existe un tissu commun. "ואהבת" *Veahavta* : tu aimeras. C'est à partir de ce principe que nous pouvons réparer la haine gratuite qui a détruit le second Temple. Or les femmes possèdent une disposition particulière à créer ce tissu.

La Kabbale décrit l'énergie féminine à travers la forme du cercle, tandis que l'énergie masculine est davantage représentée par la ligne ou la flèche. La flèche avance vers un objectif. Elle sépare, tranche, conquiert et progresse. Le cercle contient, relie et rassemble.

Ces deux forces sont nécessaires. Il ne s'agit pas d'opposer les hommes et les femmes, ni d'enfermer chacun dans une fonction rigide. Chaque être humain possède plusieurs formes d'énergie. Mais la féminité porte naturellement une aptitude à l'inclusion, à la relation et à la coopération. Des recherches menées en psychologie sociale et en économie comportementale ont observé que les femmes privilégient souvent les environnements coopératifs. Dans des équipes chargées de résoudre des problèmes complexes, les groupes comprenant davantage de femmes obtenaient parfois de meilleurs résultats, non en raison d'un quotient intellectuel supérieur, mais parce que les participantes se coupaient moins la parole, sollicitaient davantage l'avis de chacun et se montraient plus attentives aux réactions des autres. La réussite ne venait donc pas de l'effacement des différences, mais de leur mise en commun. Dans d'autres expériences, lorsqu'il fallait choisir entre conserver une somme pour soi ou en placer une partie dans un fonds commun

destiné à bénéficier à l'ensemble du groupe, les femmes se montraient souvent plus disposées à investir dans le collectif.

Ces observations rejoignent une intuition très ancienne : l'énergie féminine cherche à créer un espace dans lequel chacun peut exister et contribuer. Le cercle peut être celui du couple, de la famille, de la communauté, d'une ville ou du peuple d'Israël. Ces cercles s'élargissent sans que le premier disparaisse. C'est peut-être aussi l'une des significations de la *'halla* tressée posée sur la table de *Chabbat*. Elle est composée de plusieurs branches. Chacune demeure visible. Elles ne sont ni broyées ni fondues dans une masse informe. Pourtant, en se reliant, elles forment un pain plus beau. Le lien n'efface pas les singularités. Il les tresse.

Mais comment permettre à deux êtres, avec leurs différences, leurs attentes et leurs fragilités, de fonder un foyer véritablement solide ? Dès les premiers instants de leur union, la tradition leur transmet le secret de cette construction : un couple ne peut durer s'il reste enfermé dans la seule recherche de son bonheur personnel. Il devient solide lorsque les époux comprennent que leur histoire s'inscrit dans une histoire plus vaste, qu'ils ne bâtissent pas seulement une vie à deux, mais qu'ils ajoutent une pierre à l'édifice du peuple d'Israël. C'est précisément ce que nous leur enseignons sous la *'houppa*.

Une histoire plus grande que la nôtre

Un jeune couple pourrait croire que la cérémonie ne parle que de lui : de son bonheur, de son amour et de ses projets. Pourtant, au milieu des sept bénédictions, le regard s'élargit soudain. Avant même de décrire pleinement la joie du marié et de la mariée, nous évoquons la joie de Sion et de Jérusalem. Pourquoi Jérusalem se réjouit-elle lorsqu'un couple se marie ?

Parce qu'après avoir été privée de ses enfants pendant des siècles, elle les voit revenir à la vie. Chaque foyer juif qui se construit lui rend un enfant. Chaque couple qui s'engage devient une pierre de la ville à venir.

Sous la *'houppa*, deux êtres découvrent ainsi que leur histoire les dépasse. Ils ne sont pas seulement en train de fabriquer un bonheur privé. Ils écrivent un chapitre de l'histoire d'Israël. Cette conscience introduit dans le couple une responsabilité, mais

aussi une grande humilité. Bien sûr, les désaccords apparaîtront. Deux êtres différents, avec leurs blessures, leurs habitudes et leurs attentes, ne peuvent pas vivre ensemble sans rencontrer de frottements. Mais lorsqu'ils comprennent que leur union appartient à une histoire plus grande que leurs émotions immédiates, ils trouvent parfois la force de ne pas réduire toute leur relation à la blessure du moment.

Cette force est également celle qui anime les soldats repartant en réserve pendant des semaines ou des mois, ainsi que les femmes qui portent seules la maison en leur absence. Lorsqu'on leur demande comment elles tiennent, elles répondent souvent avec une simplicité désarmante : « Il protège notre peuple. »

Dès qu'une existence s'inscrit dans quelque chose de plus vaste qu'elle-même, elle découvre des forces qu'elle ignorait posséder.

Nous en faisons toutes l'expérience. Lorsque nous nous concentrons uniquement sur nous-mêmes, nous nous sentons parfois épuisées, vides et incapables d'avancer. Mais lorsqu'un enfant, un parent ou une personne en difficulté a besoin de nous, une énergie nouvelle apparaît.

La responsabilité fait surgir des forces cachées. La femme sait intimement que sa vie peut devenir le lieu par lequel une autre vie passe. La maternité en est l'expression la plus visible. Porter un enfant, c'est consentir à ce qu'un autre prenne de la place en soi. Donner naissance, c'est accepter de traverser une forme d'effacement afin qu'une existence nouvelle puisse apparaître.

Cette capacité ne concerne pas seulement la maternité physique. Elle est la faculté de se décentrer pour permettre à quelqu'un ou à quelque chose de plus grand d'exister.

Le Talmud, dans le traité *Guitin*, rapporte le récit terrible de *Tsafnat bat Peniel*, fille du *Cohen Gadol*. Elle était réputée pour sa beauté, qui reflétait, selon le *Maharal*, une pureté intérieure exceptionnelle. Après la destruction du Temple, les Romains la capturèrent, la violèrent puis l'exposèrent sur le marché aux esclaves.

Revêtue de plusieurs couches de vêtements, elle fut présentée comme une marchandise. Un acheteur potentiel demanda que l'on retire les vêtements les uns après les autres afin de pouvoir

examiner son corps. Au moment où l'on s'apprêtait à retirer le dernier vêtement, elle leva les yeux vers le Ciel et pria : « Maître du monde, si Tu n'as pas pitié de moi, aie pitié de Ton saint Nom. » Cette prière est bouleversante.

À l'instant même où son être est agressé de la manière la plus intime, elle parvient encore à percevoir une réalité qui dépasse sa personne. Ce n'est pas seulement une jeune fille que l'on profane. C'est une fille d'Israël, créée à l'image de Dieu. À travers elle, c'est le Nom divin que l'on cherche à humilier.

Elle ne nie pas sa douleur. Mais elle inscrit sa douleur dans une histoire plus grande. Cette même grandeur apparaît, dans un tout autre contexte, chez *'Hanna*, la mère du prophète *Chmouel*.

Stérile pendant de longues années, *'Hanna* se rend à *Chilo*, là où se trouve le *Michkan*. Ses lèvres murmurent une prière silencieuse qui deviendra le modèle de toutes nos prières. Que demande-t-elle ? Un enfant qu'elle promet de consacrer au service d'*Hachem*. Elle ne dit pas seulement : « Donne-moi un fils pour combler mon manque. » Elle dit : « Confie-moi un enfant afin qu'il participe à Ton histoire. » Le nom *Chmouel* peut être rapproché de l'idée d'un enfant « demandé » ou « prêté » à Dieu. *'Hanna* comprend que ce fils ne lui appartiendra jamais totalement. Il lui sera confié afin de devenir prophète et de servir le peuple d'Israël.

« Ma petite histoire s'inscrit dans Ta grande histoire. » C'est peut-être là l'un des secrets les plus puissants de la prière.

Lorsque nous parvenons à élargir notre demande, sans nier notre besoin personnel, la prière change de dimension. Je ne demande plus seulement un enfant, une guérison, un mariage ou une réussite pour combler mon propre manque. Je demande que cette bénédiction devienne un instrument de bien. Je peux demander un enfant afin qu'une âme supplémentaire éclaire le monde. Une guérison afin de retrouver la force d'accomplir ma mission. Une réussite matérielle afin de pouvoir donner, accueillir et soutenir. Et peut-être plus encore : je peux prier véritablement pour l'autre.

Non pas parce que son nom figure sur une liste, mais parce que son manque est devenu douloureux pour moi. Je souffre de ce qu'elle n'a pas encore trouvé son conjoint. Je ressens

l'absence de son enfant. Je porte sa maladie ou sa solitude. Lorsque la souffrance de l'autre devient un peu la mienne, nous avons commencé à refaire le tissu du peuple d'Israël.

Comment transformer ces idées en une œuvre concrète de reconstruction ?

Une communauté est composée de familles. Un peuple est formé de foyers. Avant de vouloir réparer l'ensemble d'Israël, nous devons donc regarder les liens les plus proches. Sous la *'houppa*, le marié brise un verre en souvenir de Jérusalem. Trop souvent, les cris de « Mazal tov ! » éclatent avant même que nous ayons eu le temps d'entendre ce que le verre brisé cherche à nous dire. Un nouveau foyer vient de recevoir une adresse, tandis que la Maison d'*Hachem* demeure détruite. De la même manière, la tradition veut que l'on laisse, dans une maison privée, une petite surface inachevée en souvenir du Temple. Chaque fois que nous entrons chez nous, nous nous rappelons : « J'ai une maison, mais je n'ai pas oublié que la Tienne n'est pas encore reconstruite. » Notre foyer ne doit donc jamais devenir un lieu refermé sur lui-même. Il est une miniature du Temple et une pierre de Jérusalem. Les cinq événements tragiques survenus le 17 *Tamouz* peuvent même devenir cinq indications pour protéger et reconstruire le couple.

1. Se choisir à nouveau : La première tragédie est la brisure des Tables de la Loi. Ces Tables symbolisaient l'alliance : *Hachem* choisissait Israël et Israël choisissait *Hachem*. Dans un couple également, le choix ne peut pas rester enfermé dans le jour du mariage. Nous changeons avec les années. Nous devenons parents, parfois grands-parents. Les épreuves nous transforment, les projets évoluent et les personnalités se déplacent. Il ne suffit donc pas de dire : « Je t'ai choisi il y a vingt ou trente ans et rien n'a changé. » Précisément, tout a changé. Il faut se choisir à nouveau. Prendre le temps de regarder l'être que l'autre est devenu et de lui dire pourquoi, aujourd'hui encore, nous désirons avancer avec lui. Une alliance vivante est une alliance renouvelée.

2. Connaître les besoins de l'autre : La deuxième tragédie est liée à Apostomos, qui brûla un *Séfer Torah*. Le *Séfer Torah* contient ce

qu'*Hachem* attend de nous. Il exprime Sa volonté dans les détails de la vie. Chaque foyer devrait posséder, symboliquement, son propre « *Séfer Torah* » : la connaissance des besoins de chacun.

Quels sont les besoins de mon mari ? Quels sont les miens ? Avons-nous déjà pris le temps de les nommer ? Certains sont parfaitement rationnels : passer un moment ensemble chaque semaine, être soutenu dans un projet ou avoir besoin de calme à la fin de la journée. D'autres semblent moins compréhensibles. Pourquoi cette place précise pour un meuble ? Pourquoi cette remarque provoque-t-elle une telle blessure ? Pourquoi cette habitude est-elle si importante ? L'être humain n'est pas constitué uniquement de besoins rationnels. Nous portons des fragilités, des peurs et des sensibilités forgées par notre histoire. Aimer, c'est aussi apprendre la langue intérieure de l'autre, y compris lorsqu'elle ne nous paraît pas logique.

3. Ne pas introduire d'idole dans le sanctuaire :

La troisième tragédie est l'installation d'une idole dans le Temple. Une idole est une concurrente. Elle prend la place de ce qui devait demeurer unique. Dans le couple, l'énergie affective et émotionnelle doit être protégée. Si toute notre complicité, notre attention ou notre besoin de confiance se dispersent à l'extérieur, il reste moins de force pour la relation. Cela ne signifie pas qu'un couple doive vivre isolé ou renoncer à l'amitié. Mais il est nécessaire de se demander où se trouve le centre. Pourquoi mon conjoint n'est-il plus la première personne à qui j'ai envie de raconter ma journée ? Pourquoi la personne qui reçoit mes confidences les plus intimes est-elle toujours extérieure à mon couple ? Où se dirige l'essentiel de mon énergie émotionnelle ?

Le couple est un sanctuaire. Il ne peut demeurer vivant que si certaines présences y conservent une place unique.

4. Protéger les murailles de l'intime : La quatrième tragédie du 17 *Tamouz* est la brèche ouverte dans les murailles de Jérusalem. Une muraille n'est pas seulement une séparation. Elle crée un espace intérieur. Sous la '*houppa*', dans certaines communautés, la mariée tourne autour du marié. Ce cercle peut être compris comme l'édification symbolique d'une muraille autour de leur nouvel espace commun. Le couple a besoin

d'un domaine privé. À l'époque des réseaux sociaux, la frontière entre l'intime et le public s'est considérablement fragilisée. Nous montrons nos maisons, nos vacances, nos repas et parfois nos relations. Pourtant, ce qui est le plus précieux ne peut vivre constamment sous le regard extérieur. Une muraille n'interdit pas d'accueillir. Elle permet simplement de savoir qu'il existe un dedans et un dehors. Lorsque les amis, les familles, les téléphones, les activités ou les regards extérieurs occupent toute la place, le couple peut devenir un hall de gare. Il ne reste plus d'espace dans lequel deux personnes puissent se retrouver vraiment. L'intimité n'est pas un acquis. Elle est une terre à cultiver et à protéger.

5. Le sacrifice quotidien : La cinquième tragédie est l'interruption du *korban tamid*, l'offrande quotidienne apportée au Temple. Tous les jours, une offrande entretenait le lien entre le Ciel et la terre. On pourrait penser : *Hachem* nous a choisis au Sinaï, pourquoi aurait-Il besoin que nous revenions chaque jour ?

Parce qu'un lien ancien ne reste pas vivant sans présence quotidienne. Il en va de même dans le couple. Les grandes déclarations et les voyages exceptionnels ont leur valeur, mais une relation se nourrit d'abord de gestes simples : un message, un café préparé, une attention, une question posée avec sincérité, quelques minutes durant lesquelles le téléphone est mis de côté. Après quinze, vingt ou trente ans, il est facile de penser que nous n'avons plus besoin de nous séduire ou de nous rassurer. Pourtant, l'interruption de l'offrande quotidienne fut l'une des premières étapes de la destruction. Les grandes ruptures commencent souvent par de petites absences répétées. Reconstruire, c'est rétablir le *tamid* : ce qui revient chaque jour.

Du couple au peuple

Le cercle du lien commence dans le couple, puis s'étend à la fratrie, à la famille, à la communauté et enfin à l'ensemble d'Israël.

Le mot **אִם** *am*, le peuple, peut évoquer **אִמָּה** *im*, «avec». Être un peuple, c'est apprendre à être avec. Notre époque nous pousse souvent à compartimenter : les pratiquants et les non-pratiquants, les Séfarades et les Ashkénazes, les Français et les Israéliens, les religieux nationaux et les '*Harédim*', ceux qui pensent comme nous et

ceux dont les opinions nous irritent. Mais une maison compartimentée ne peut pas devenir un Temple. Il ne nous est pas demandé de nier les désaccords. Il nous est demandé de ne pas faire de ces désaccords une raison de retirer à l'autre sa place dans la famille. L'unité n'est pas une émotion spontanée. Elle est une discipline.

Elle commence lorsque je renonce à transmettre une parole blessante. Lorsque je refuse d'alimenter une querelle. Lorsque je rapproche deux membres d'une famille. Lorsque j'invite celle qui reste habituellement en marge. Lorsque je prie pour quelqu'un dont je ne partage pas le mode de vie. Lorsque je cesse de confondre désaccord et rejet. Chaque geste de lien remet une pierre à Jérusalem.

Le mot **אהבה** *ahava*, l'amour, peut être rapproché de la racine araméenne **הב** *hav*, qui signifie donner. Aimer, ce n'est pas seulement éprouver un sentiment. C'est reconnaître que quelque chose m'a été confié et que cette force n'atteindra sa destination que si je parviens à la donner.

L'une des douleurs les plus profondes de l'être humain est de sentir qu'il porte quelque chose que personne ne veut recevoir. Une intelligence, une tendresse, une créativité ou une capacité de soutien qui ne trouve aucun lieu où se déposer.

Mais le lien exige également que nous sachions recevoir. L'énergie féminine n'est pas seulement la capacité de donner. Elle est la faculté de créer un espace dans lequel le don de l'autre pourra être accueilli. Recevoir quelqu'un, c'est lui permettre de sentir que ce qu'il porte a une valeur et une destination. Lorsque chacun peut donner sans écraser et recevoir sans disparaître, un tissu se forme. C'est cela, le peuple d'Israël.

Le 9 Av nous place devant des pierres renversées. Mais derrière les ruines, une question demeure : Sommes-nous prêtes à reconstruire ?

Les femmes qui refusèrent de donner leur or pour le veau d'or et qui refusèrent de pleurer avec les explorateurs portaient déjà une réponse.

Elles savaient que l'alliance ne disparaît pas parce que *Moché* tarde. Elles savaient que la terre promise ne cesse pas d'être la destination parce que le chemin fait peur. Elles étaient gardiennes du principe : la foi verticale qui relie l'être humain à Hachem, et l'amour horizontal qui relie les êtres entre eux. Ces deux forces ne sont pas séparées.

La solidité du lien avec *Hachem* nous donne la force de construire un lien avec l'autre. Et le lien que nous créons avec l'autre offre à la Présence divine un lieu où résider.

Nos maisons peuvent devenir des sanctuaires. Nos couples peuvent devenir des espaces d'alliance. Nos familles peuvent devenir des lieux de réconciliation. Nos communautés peuvent devenir des cercles dans lesquels les différences ne sont plus perçues comme des menaces. Nous ne pouvons pas, à nous seules, rebâtir les murailles de Jérusalem. Mais nous pouvons réparer la première brèche. Nous pouvons choisir à nouveau, écouter un besoin, protéger l'intime, rétablir une attention quotidienne et rapprocher ceux qui se sont éloignés. Le Temple a été détruit par une haine capable de rendre la présence de l'autre insupportable. Il sera reconstruit lorsque nous saurons à nouveau faire une place. Une place à Hachem. Une place à notre conjoint. Une place à nos enfants. Une place à celui qui ne nous ressemble pas. Une place à chaque fragment du peuple d'Israël. Celles qui n'ont pas détruit portent en elles une force particulière pour reconstruire. Que notre *Emouna* Que notre énergie féminine nous aide à retisser les liens abîmés. Et que chaque foyer, chaque geste de bonté et chaque réconciliation deviennent une pierre de la Maison que nous attendons. Alors le deuil du 9 Av ne sera plus seulement le souvenir d'une maison disparue. Il deviendra le commencement de son retour

Mariacha Dror

Si vous souhaitez consacrer le prochain feuillet de la paracha, il vous suffit de scanner le QR code et de vous inscrire.

SCANNEZ MOI !



Pour la protection de tous nos soldats sur tous les fronts.

Pour la refoua chelema de:

- Gabriel ben Solika

Pour l'élévation de l'âme de:

- Eliahou Elhanan Itshak ben Hay Yossef Yoël
- Félix Acher ben Rahel
- Yaacov Meir ben Rahel